

... Jacques de Haller quitte ses fonctions après huit ans à la présidence de la FMH

«Je laisse une FMH forte»

Daniel Lüthi

Texte et photos

danielluethi[at]gmx.ch

L'ordinateur portable est devenu obsolète, iPhone et iPad accompagnent désormais Jacques de Haller dans tous ses déplacements. Jeter un coup d'œil rapide sur sa messagerie, traiter les messages reçus, répondre à deux ou trois e-mails, autant de gestes habituels qui jalonnent son quotidien encore pendant quelques semaines. «C'est normal de recevoir entre 100 et 150 e-mails par jour, envoyés de tout horizon sur tous les sujets possibles», remarque Jacques de Haller. «Lorsqu'on est prêt à s'investir beaucoup, cette diversité rend le travail passionnant.» Et fidèle à l'un de ses grands principes, il répond toujours le plus rapidement possible et de manière la plus personnelle possible, «comme me l'a appris Ruth Dreifuss. C'est une question de politesse et cela montre qu'on prend les gens au sérieux.»

Le président

Sa fonction de président de la FMH, Jacques de Haller l'a prise très au sérieux. En premier lieu, cela signifie pour lui «avoir beaucoup débattu – avec les politiques et les journalistes, avec l'opinion publique. Mais aussi en interne, avec la base, les membres de comités et les collaborateurs/collaboratrices du Secrétariat général.» A l'instar des vingt années d'expérience accumulées dans son cabinet de médecin de famille à Genève, lorsqu'il était en contact direct avec le quotidien de la population. Pendant les huit ans passés à la tête des médecins suisses, il a mis un point d'honneur à vivre cette ouverture: «Un médecin doit être franc, ouvert au dialogue et privilégier la recherche de solutions, qu'il aborde une personne ou un problème.» C'est une vision très honorable. Cependant, Jacques de



Haller porte, pour beaucoup, l'étiquette d'un homme de pouvoir peu enclin au compromis. «Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas là», note-t-il sereinement avant d'ajouter: «Et la FMH ne serait pas non plus là où elle est aujourd'hui. Diriger la FMH n'a rien à voir avec la gestion d'un chœur de paroisse. Diriger la FMH, c'est être à la tête d'une organisation qui regroupera bientôt 40 000 médecins impliqués dans un système générant des coûts annuels de quelque 65 milliards de francs. Cela demande de la clairvoyance, et c'est logique qu'une personne se batte pour ses idées.» Toutefois, quelques exemples sont là pour montrer sa capacité à s'adapter à la réalité, notamment dans le cadre de la propharmacie: «J'ai compris ce qu'elle peut apporter, et donc, je l'ai finalement défendue.» A propos, rappelle-t-il, rien n'est tout blanc ou tout noir, ni tout juste ou tout faux, comme dans les relations avec les patientes et les patients. Par ailleurs, Jacques de Haller parle très bien l'allemand; il semble même y prendre un certain plaisir, il s'exprime avec un mélange sympathique de dialecte et de bon allemand. De temps en temps, quelques mots en français viennent se glisser dans son discours, probablement lorsqu'il souhaite conférer toute son expression à un sentiment qui le tient. Là aussi, il nous livre un exemple étonnant: «Il faut gérer l'incertitude». Surprenant de voir une personne si sûre d'elle être aussi clairvoyante face à ses doutes. En revanche, il condamne avec intransigeance le contraire: «Je déteste l'entêtement. C'est la raison pour laquelle je ne supporte pas les personnes convaincues de détenir la vérité, et qui pour cette raison, ne voient pas l'intérêt de débattre.» Détester, un mot fort. «Oui, pour des sentiments forts, j'utilise des mots forts.»

Principes fondamentaux et défaites

Nous poursuivons sur les principes. «La dignité humaine et la liberté sont mes principes fondamentaux», déclare le président sortant de la FMH, le regard porté tant sur l'avenir que sur le passé. Pour lui, cet énoncé englobe divers domaines. «Ma liberté personnelle est très importante. La liberté thérapeutique des médecins, et la liberté de choisir un médecin pour les patientes et les patients. Mais aussi une majorité au sein de la FMH, par exemple, qui doit avoir la liberté de remettre en question une décision et de lancer un référendum ou une initiative. J'ai toujours voulu que chacun puisse avoir sa place à la FMH et que tout le monde puisse y dire ce qu'il a à dire.»

C'est une position louable mais à risque. En effet, en juin, la majorité de la Chambre médicale s'est offert la liberté de ne plus élire Jacques de Haller au Comité central, l'empêchant ainsi de pouvoir briguer un nouveau mandat à la présidence de la FMH. Une situation qu'il accepte et reconnaît: «Cela a été un acte démocratique. Depuis pas mal de temps, je sentais que cette issue était envisageable. Mais cela n'aurait pas été loyal de sortir par la petite porte sans être candidat.»



Jacques de Haller

Né en 1952 à Genève, le docteur Jacques de Haller accomplit toute sa scolarité et ses études de médecine dans la cité du bout du lac. Il obtient son diplôme de médecin en 1978 avant de devenir spécialiste en médecine générale en 1983. Pendant 21 ans, il exerce dans son cabinet de médecin de famille à Genève. De 1997 à 2004, il dirige la Société suisse de médecine générale (SSMG). Depuis 2004, il préside la Fédération des médecins suisses (FMH). En juin 2012, il n'est pas réélu au Comité central de la FMH et ne peut donc pas se représenter à la présidence. Son mandat expire le 6 décembre 2012. Père de deux enfants adultes et grand-père d'un petit-fils de deux ans, Jacques de Haller vit à Berne.

Est-ce une défaite personnelle? «Oui. Mais pas un drame.» Et les raisons de cette éviction? «Le fait que j'ai toujours vu et défendu la FMH dans son ensemble a attisé la discorde de certains groupes.» Il marque une pause. «Le fait de vouloir intégrer la FMH à la réalité de notre monde n'a finalement pas été compris.» Il évoque ainsi les réalités sociales et politiques: Il se demande si la FMH voudra encore être compatible avec les enjeux de notre société, ou si elle va être active uniquement en politique professionnelle, juste pour défendre des intérêts particuliers. Il marque une nouvelle pause. «Le fait que des personnes aient voulu un changement ne me surprend pas. C'est l'usure du pouvoir: tu ne peux pas défendre des principes pour les autres sans conséquences pour toi-même.» Ce que constate par exemple celui qui s'engage pour un système fiscal équitable et qui au final doit payer plus d'impôts.

Dans l'ensemble, Jacques de Haller est convaincu que le travail de ces huit dernières années aura servi à quelque chose. «Aujourd'hui, la reconnaissance dont jouit la FMH n'est plus à démontrer; nous sommes de-

venus une organisation incontournable en Suisse. Je laisse une FMH forte. Notre groupe de pression est plus puissant que celui des paysans, écrivait la NZZ le printemps dernier.»

Là aussi, c'est une très bonne chose, mais «il existe des membres qui préfèrent une FMH faible pour revendiquer davantage de pouvoir pour eux, que ce soit sur le plan local, professionnel ou personnel. Ces

«Il existe des membres qui préfèrent une FMH faible.»

personnes veulent aussi un autre système parce qu'elles ne profitent pas assez elles-mêmes des acquis obtenus.»

Jacques de Haller est membre du PS suisse. Dans ce rôle, il a également côtoyé la défaite cette année. Il n'a pas été élu au Conseil national. «C'est le jeu normal de la démocratie», déclare-t-il avant d'ajouter, «il n'y a pas de place pour tout le monde au Parlement. Du reste, il y aura toujours des choses qu'on souhaite et qu'on n'obtient pas.»

L'avenir

Cette question me brûle la langue depuis longtemps: et maintenant, que souhaite-t-il, quels sont ses projets d'avenir? «Je ne sais pas», lance-t-il d'un ton convainquant. «Jusqu'à présent, je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir vraiment. Une seule chose est certaine, pour moi, impossible de ne rien faire. Trouver une activité transitoire pour attendre la retraite, et ensuite faire les courses et lire le journal, ce n'est pas pour moi. La politique de santé, le système de santé sont des sujets qui m'intéressent toujours autant. Je veux continuer à assumer des responsabilités dans ce domaine.» Mais concrètement, est-ce qu'un mandat au conseil d'administration d'une assurance-maladie serait une option? «Pourquoi pas? Je n'ai jamais combattu les assurances en tant que telles mais pour certaines idées inacceptables, notamment de vouloir recueillir toutes les données des patients pour s'assurer un contrôle parfait.»

Il exclut tout retour dans un cabinet médical, même s'il précise: «L'âme du médecin m'habite toujours autant. Les contacts humains que j'ai vécus dans ce métier me rappellent à ma responsabilité, notamment celle de m'engager toujours et partout pour mes principes fondamentaux, la dignité et la liberté de l'être humain. Economie, efficacité et rentabilité ne doivent pas devenir nos maximes principales.»

Cette conscience des responsabilités inhérente à Jacques de Haller est pour ainsi dire innée. En effet, elle remonte à sa généalogie et plus précisément du grand médecin suisse, chercheur, poète, magistrat et philosophe des Lumières Albrecht de Haller (1708–1777), qu'il compte parmi sa prestigieuse famille. «Les chromosomes ont aujourd'hui quelque peu perdu de leur superbe», plaisante-t-il, mais il reconnaît qu'il se met lui-même la barre très haut. A cela vient s'ajouter ce que lui a transmis sa mère, une Alsacienne d'origine juive: «Jamais de certitude, rien de définitif, toujours en mouvement physique, intellectuel et émotionnel... Et la passion.» Au mur, d'autant plus visible dans un bureau très épuré, une photo aux couleurs blafardes de son dernier voyage en Grèce avec ses parents vient souligner cette admiration.

Ses origines genevoises l'ont également beaucoup marqué, poursuit Jacques de Haller. «Pour un Romand, un latin, c'est naturel de toujours reconsidérer les choses, le plus souvent avec une pointe d'humour, et de jongler avec les idées et les concepts, alors que pour un Suisse allemand, remettre une idée en cause et vouloir en débattre peut rapidement être assimilé à un acte de reniement, voire de trahison.»

Prendre congé?

Il consulte encore ses messages et répond rapidement à deux ou trois e-mails. «J'aurais beaucoup de mal à séparer clairement le travail du reste de ma vie. Je travaille beaucoup, c'est vrai, mais j'aime aussi profiter de la vie. Et le travail en fait partie.» Rien ne semble avoir changé, et pourtant, une impression de départ

«Je suis plus ouvert et mon incertitude a augmenté.»

règne entre les quatre murs de son bureau. La Charente, entre Bordeaux et La Rochelle, immortalisée sur quelques photos flétries par leurs années de présence ici semble vouloir se rappeler à son bon souvenir. Et lorsque le président fermera une dernière fois cette porte derrière lui? «Eh bien, je continuerai de m'exprimer sur les sujets d'actualité, en public aussi, et de défendre mes principes.» Et pour conclure, les huit dernières années ont-elles fait changer quelqu'un qui veut toujours rester en mouvement et être à l'affût des idées nouvelles?

«Oui. Je le pense. Je suis plus ouvert et mon incertitude a augmenté. Mais en même temps, j'ai davantage d'assurance pour gérer l'incertitude.»

La prochaine «Rencontre avec...»

A la fin de chaque mois, le Bulletin des médecins suisses présente une personnalité qui s'implique dans la santé publique. En décembre, Daniel Lüthi parlera de sa rencontre avec Luc Ciompi.